FRC 20210
Case
FRC
20981

DE LA POÉSIE,

Considérée dans ses rapports avec l'éducation nationale,

PAR J. B. LECLERC,

DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE MAINE ET LOIRE

A LA CONVENTION NATIONALE.

Du 10 Janvier 1793, l'an IIme. de la République.

Qu'elle soit pour les citoyens une amie dont le discours animé les ravisse, les enflamme et les réveille en même-temps sur les intérêts de la République, et non pas une sirène dont la dangereuse mélodie les endorme

CITOYENS,

VERS la fin de décembre un de nos collégues nous fit distribuer un hymne à la liberté. Quelques jours avant, nous avions reçu de l'administration du Lycée un poëme portant le même titre, récité dans son sein par le poéte Laharpe. Je ne lus d'abord ces deux ouvrages que par un

THE NEWBERRY LIBRARY

motif de curioſité, ſeulement pour en goûter les beautés littéraires. Cependant les projets de décret ſur l'éducation nationale qui vous ont été préſentés par Rabaut & par Bancal ayant rappelé mon attention ſur les rapports de la poéſie avec cet objet, j'ai relu les deux poëmes dont je viens de parler, & voici les réflexions qui ont été le fruit de cette ſeconde lecture.

Le plus grand reproche qu'on ait à faire à la poéſie, le premier vice dont il faille la corriger pour la rendre digne d'entrer dans nos ſaintes inſtitutions, c'eſt l'uſage de la flatterie & l'habitude d'écarter de ſon ſujet tout ce qui pourroit bleſſer les regards, pour ne le faire enviſager que du côté le plus éclatant. J'attribue à la corruption des ſiècles cet abus introduit dans un art auſſi ſublime. Pur dans ſon principe, il ne fut conſacré d'abord qu'à graver dans la mémoire des hommes les vérités qu'il importoit de connoître & de retenir. Les prêtres, dont le génie eſt de dénaturer tout, s'apperçurent de l'empire que la poéſie exerçoit ſur les eſprits, & la firent ſervir d'enveloppe à leurs menſonges, afin de les mieux perpétuer d'âge en âge. Dès-lors elle perdit cette noble franchiſe qui la rendoit ſi utile dans ſa jeuneſſe; elle fit des fous, des dévots & point d'hommes vertueux. Dans la ſuite elle acheva de ſe pervertir à meſure que le genre humain ſe précipita dans la corruption; elle ſe proſterna ſans pudeur devant des êtres mépriſables; elle prodigua l'encens aux tyrans, aux ambitieux, aux hommes en crédit, & tel eſt aujourd'hui le degré d'aviliſſement où elle eſt plongée, que le mot de poéſie emporte toujours avec lui l'idée du menſonge, ou tout au moins l'exagération.

Ce que je dis de la poéſie en général s'applique à tous les genres en particulier. Tous ont le défaut de défigurer les objets dont ils s'occupent. La ſatyre & la comédie ſont ſeules à l'abri de ce reproche; mais, dans un pays où la ſatyre ſeroit néceſſaire, il faudroit renoncer à la République, & mon deſſein n'eſt pas de vous entretenir aujourd'hui de mes idées ſur la comédie. Je dirai peut-être un jour quelle eſt l'eſpece de drame que je crois qui conviendroit aux fêtes

nationales : quant à préſent, je ne veux parler que de la poéſie lyrique.

Elle peut, lorsqu'on l'aura régénérée, rehauſſer le courage des citoyens, les entretenir dans l'amour des vertus, & ſervir utilement la Patrie, tant par ſon influence habituelle, que par l'empire qu'elle exerce ſur les ames dans les momens difficiles. J'en atteſte l'hymne immortel des Marſeillois & l'antique romance de Roland, que chantoient nos pères lorſqu'ils voloient aux combats. Mais, d'eſclave qu'elle étoit, il faut qu'elle redevienne libre, & qu'elle s'exprime déſormais avec la franchiſe républicaine. Lorſqu'elle chantera les ſuccès, qu'elle ne diſſimule pas les dangers. Lorſque dans des jours de calamités, tels que ceux où nous vivons, par exemple, elle exprimera les charmes de la liberté, qu'elle peigne avec autant de force les attentats dirigés contre elle; qu'elle ſoit pour les citoyens une amie dont le diſcours animé les raviſſe, les enchante & les réveille en même-temps ſur les intérêts de la République, & non pas une ſirène, dont la dangereuſe mélodie les endorme.

Ni l'hymne de la Harpe, ni celui de notre collégue ne m'ont paru tendre à ce double but. Ce dernier, ſur-tout, m'a étonné. Dans un moment où la République naiſſante eſt attaquée de toutes parts, où les coups redoublés de la diſcorde & des factions l'ébranlent juſque dans ſes fondemens, & donnent ſur ſon ſort des craintes légitimes, chanter le triomphe de la liberté, n'eſt-ce pas reſſembler au médecin qui, près du lit de ſon malade, vanteroit les charmes de la ſanté ſans indiquer les remèdes propres à la faire renaître ?

Plein de cette idée, j'ai auſſi mis la main à l'œuvre. J'ai voulu voir ſi l'on ne pourroit pas réunir dans un même cadre ce que la France préſente de brillant & de déſaſtreux, nos vertus & nos vices, nos eſpérances & nos craintes.

Voici donc ce que je ne craindrois pas de dire au milieu de tous mes concitoyens, s'ils étoient réunis pour une fête civique : c'eſt une ébauche que je préſente, non comme un modèle de poéſie, mais comme un exemple de la franchiſe dont cet art doit déſormais ſe parer.

« Souvenir de Sparte & d'Athènes
» Disparaissez : la France naît.
» Terre, apprends à rompre tes chaînes !
» Tyrans, écoutez votre arrêt !
» Le Français a dit : *Je suis libre.*
» *Trônes de la Seine & du Tibre*
» *Tombez !* Ils tombent à sa voix.
» Plus bruyante que le tonnerre,
» Leur chute prédit à la terre
» La chute prochaine des rois.

» Français, achève ton ouvrage !
» Attaque ces faux demi-dieux.
» Montre à l'homme, que l'on outrage,
» Ses droits ; qu'il ouvre enfin les yeux.
» C'est peu d'avoir ravi la France
» Aux préjugés, à l'ignorance ;
» Délivres-en tout l'univers.
» Prends ta course, soleil du monde,
» Et dissipe la nuit profonde
» Qui retient l'homme dans les fers.

» Que crains-tu des foibles armées,
» Et de Brunswick & de François ?
» Tous leurs géans sont des Pygmées
» Près d'un peuple ennemi des rois.
» Marche vers eux d'un pas rapide,
» Tu verras ce troupeau timide
» S'enfuir à ton premier élan.
» Avance ! au Belge qui t'implore,
» Porte le drapeau tricolore
» Qui déja pare le Mont-Blanc ».

Ainsi, dans des jours d'allégresse,
Je parlais à nos fiers guerriers,
A ces héros de qui la Grèce
Auroit envié les lauriers.
Alors par les clameurs impies,

Des plus atroces calomnies
Nos cœurs étoient moins abattus ;
Alors on eſpéroit encore,
Chaque jour on voyoit éclore
Le germe de quelques vertus.

Maintenant nos triſtes journées
S'uſent en ſiniſtres débats.
Les vertus ſe ſont cantonnées
Avec nos généreux ſoldats.
Braves défenſeurs de Thionville,
Valeureux habitans de Lille,
Du ſénat détournez les yeux !
Vous n'y verriez plus qu'une arène
Ouverte aux fureurs, à la haine
Des intrigans, des factieux.

Vous y verriez les lois bravées,
L'anarchiſte au front inſolent,
Et des tribunes dépravées (1)
Toujours plus avides de ſang.
La raiſon réduite au ſilence,
L'anxiété, la turbulence,
L'aviliſſement, les partis,
La tyrannie au lieu du zèle ;
Une minorité rebelle,
Les droits de l'homme anéantis.

---

(1) Ceci n'a trait qu'à l'eſpèce de fureur avec laquelle les tribunes ont accueilli les opinions de ceux qui vouloient qu'on fît périr le roi ſans aucunes formalités. Un tel enthouſiaſme n'eſt-il pas en effet le fruit de la dépravation ? Mais je dois dire qu'elle ne leur eſt pas naturelle ; & j'ajoute, avec l'auteur *de la Phyſionomie de la Convention*, que le récit d'une action héroïque ou vertueuſe leur a toujours cauſé une très-vive émotion ; d'où je conclus que, rendues à elles-mêmes, elles auroient bientôt recouvré toute la bonté qui leur appartient, & qu'on n'a pu parvenir à détruire entièrement.

Paris auſſi, ſemble un repaire
De brigands & de factieux,
Au ſein duquel on ne proſpère
Que par des cris ſéditieux.
La vertu craintive, éplorée,
Fait la multitude égarée,
Le trouble eſt dans tous les eſprits;
On excite au meurtre, on menace,
Sur des treteaux, dans chaque place,
Dans les clubs & dans les écrits.

Héros de Jemmap & de Spire,
Qu'attendez-vous de vos exploits?
Comment ſoutiendrez-vous l'Empire?
La violence fait les lois;
On n'écoute que ſon caprice;
Plus de règle, plus de juſtice,
Chacun s'érige en tribunal.
Il n'eſt pas juſqu'à la penſée
Qui ne tremble d'être abaiſſée
Sous le ſceptre municipal.

O honte! ô ma chère patrie!
Quel homme, ſans verſer des pleurs,
Pourroit voir ta gloire flétrie
Par un ramas d'hommes ſans mœurs?
Lève-toi! ce ſont-là les traîtres.
Sur le front de tes nouveaux maîtres,
De l'opprobre imprime le ſceau.
Rends tous leurs efforts inutiles;
Saiſis, étouffe ces reptiles
Qui t'attaquent dans ton berceau.

Mais quoi! des rives de la Loire,
N'entends-je pas les habitans?
Paris a menacé leur gloire
Dans celle des repréſentans.....
Ils viendront..... Le mépris, l'inſulte,

La méfiance & le tumulte,
Fuiront loin des légiſlateurs.
Trop long-temps ſéduit par le crime,
Le peuple enfin verra l'abyme,
Où le plongeoient ſes vils flatteurs.

Peuple qu'enchaîne l'ignorance,
Au ſénat rends ſa dignité;
Demain régneront l'abondance,
La concorde & l'égalité.
Le déſordre a-t-il tant de charmes?
Aimes-tu le bruit, les alarmes?
N'as-tu donc pas aſſez ſouffert?
Ne voudras-tu jamais qu'en France
On voie luire l'eſpérance
Du calme heureux qui t'eſt offert?

Bon peuple qu'on eut tant de peine
A détourner du doux penchant,
Qui vers l'ordre toujours entraîne
Quiconque n'eſt pas né méchant;
On te fait voir un ſubterfuge,
Dans la ſage lenteur du juge
Qui va condamner ton tyran!.....
Ah! tremble..... on veut, par les ténèbres,
Te ramener aux jours funèbres
Où Paris nagea dans le ſang.

Non. Les vainqueurs des Tuileries
Ne ſouilleront plus leurs lauriers.
Allez, agitateurs impies,
Cherchez ailleurs des meurtriers!
Quel que ſoit le ſort qu'on prépare
A ce roi perfide & barbare,
Son arrêt ſera reſpecté (1).

(1) Ici je ne dois pas être ſuſpect à ceux qui ſe diſent les patriotes par excellence. Je ſuis entièrement de leur opinion;

Malgré vos projets, vos querelles,
A la loi toujours plus fidèles,
Nous ſauverons la liberté.

J'en atteſte l'heureux génie
Qui la défendit tant de fois,
Contre la triple tyrannie
Des nobles, des prêtres, des rois.
Malgré l'Autriche & l'Italie,
Et la Pruſſe & la Weſtphalie,
Et cent autres confédérés,
Tu ſurvivras, ô République!
Tu vaincras le monſtre anarchique
Qui protège ces conjurés.

Tu ſurvivras, ou la cabale
Qui nous forge de nouveaux fers,
Par quelque manœuvre infernale
Etonnera tout l'univers.
Tu vaincras, ou la France entière
Ne ſera plus qu'un cimetière
Où dix ou douze factieux,
Courbés ſous le poids de leurs crimes,
Attendront près de leurs victimes
La lente juſtice des cieux.

Citoyens, j'ai dit ce que j'ai penſé devoir être dit dans les circonſtances où nous ſommes; mes traits ſont bruſques, mais ils peignent: je n'ai point exagéré notre gloire, je n'ai pas non plus diſſimulé notre honte & mes alarmes; j'ai vêtu la vérité, j'ai ne l'ai point déguiſée: c'eſt ainſi que la poéſie lyrique peut ſe rendre utile.

Mais il faut auſſi qu'elle ſe défaſſe du reſpect ſuperſtitieux qu'elle auroit pu conſerver pour la mythologie des anciens. C'eſt une erreur de croire qu'elle ne puiſſe réuſſir qu'à l'aide

---

je penſe que Louis eſt coupable, qu'il a mérité la mort, & que l'appel au peuple ne doit pas être admis.

des fictions : cette reſſource eſt uſée, elle n'a même jamais produit chez nous autant d'effet qu'aux lieux de ſa naiſſance. Quant à moi, j'avoue que je n'aime pas plus à la retrouver dans un poëme français, que je n'aime à voir pour ornemens, ſur le frontiſpice d'une égliſe, les inſtrumens qui ſervoient aux ſacrifices du paganiſme. Mais, indépendamment de ce que ces inconvenances ont de choquant, il eſt une conſidération plus preſſante qui me fait parler : il importe fort peu que tous les citoyens, que nos cultivateurs, par exemple, aient dans la tête toute la généalogie des Dieux de la fable ; & les poëmes deſtinés à la ſolemnité des fêtes publiques devant être communs & intelligibles à tout le monde, il eſt clair qu'on en doit proſcrire la mythologie. Au reſte, ce ne ſera pas une grande perte pour les poëtes, ils peuvent ſe raſſurer, le merveilleux ne leur manquera pas. Que la république s'établiſſe ſeulement, & nous verrons s'agrandir à un tel point le caractère de la Nation françaiſe, que ſon hiſtoire effacera bientôt celles des temps héroïques. Eh ! ne nous eſt-il pas déja facile d'en juger ? Je ne crains point de le dire : attendons quelques années; qu'une plume hardie décrive la guerre de la Belgique : comparons enſuite cet ouvrage à la Jéruſalem du Taſſe ou à la Henriade, & nous verrons laquelle de ces lectures nous tranſportera davantage.

Maintenant j'ai deux mots à dire ſur une autre eſpèce de poëme lyrique, dont on pourroit, ſelon moi, tirer un grand parti pour les progrès du patriotiſme & de la vertu; je veux parler de *la romance*.

Tout le monde ſait combien ce genre de poéſie, que J. J. Rouſſeau a ſi bien caractériſé dans ſes écrits, a d'attraits pour les ames honnêtes ; je ſuis ſi convaincu de ſon utilité que, non content de favoriſer, autant qu'il eſt en moi, ſes ſuccès modeſtes & journaliers, je vais examiner s'il ne ſeroit pas poſſible de l'élever à de plus hautes deſtinées.

Rabaud vous a propoſé d'établir dans chaque canton une eſpèce d'aréopage, un ſénat de vieillards pour cenſurer les mœurs de leurs concitoyens: ſi vous admettez cette inſtitution, que j'appuie de toutes mes forces, j'aurai auſſi une

tâche à lui imposer. Il n'est pas de village qui ne se glorifie d'avoir possédé dans son sein au moins un de ces hommes dont la vertu constante survit dans la mémoire; il en est beaucoup où la tradition conserve des traits vraiment admirables de piété filiale, d'amour maternel ou de bienfaisance; il y en aura dorénavant un plus grand nombre où la vertu guerrière embellira de son éclat les vertus domestiques. S'il étoit possible qu'un acte, déposé dans les archives du canton, éternisât le souvenir des citoyens qui se seroient distingués par quelques faits mémorables, & que, de cette manière, chaque village eût, pour ainsi dire, son panthéon, ne seroit-ce pas donner un grand encouragement aux belles ames?

Eh bien, voici comment je conçois que cela pourroit se faire sans inconvéniens.

Un mois après la mort d'un homme qui se seroit rendu recommandable par quelques actions éclatantes, un nombre déterminé de citoyens pourroit convoquer le sénat, qui seroit tenu d'examiner, publiquement, la vie de cet homme, & de prononcer ensuite s'il y a ou s'il n'y a pas lieu à décerner les honneurs des archives. Et certes, il ne suffiroit pas d'une belle action pour mériter ce triomphe: on ne l'accorderoit que très-difficilement; il faudroit que dans le cours entier de la vie, on ne se fût démenti par aucun acte contraire au civisme & à la vertu.

Que le dépôt fait dans les archives fût un poëme ou un récit en prose, toujours est-il vrai que cette institution présenteroit de très-grands avantages pour les mœurs publiques: mais, je l'avoue, j'aimerois mieux que ce fût un poëme, & que ce poëme fût une romance (1). Un simple récit glisse

---

(1) Craindroit-on de manquer de poëtes? S'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé dans mon opinion du 18 décembre dernier, que l'instruction doive être commune à toutes sans distinction; s'il est vrai, comme d'autres l'ont démontré, que les appointemens des instituteurs des écoles primaires doivent être doubles de ceux que le comité propose, il ne sera pas difficile de trouver des hommes assez familiers avec les règles de la versification pour remplir une pareille tâche.

ſur la mémoire ; une romance s'y grave : elle eſt répétée ſouvent, par tous les citoyens, au milieu des travaux, au milieu des plaiſirs, à toutes les heures du jour, & rend ainſi plus préſent à chacun le trait d'héroïſme ou de bienfaiſance dont on a eu deſſein d'éterniſer le ſouvenir ; c'eſt, pour ainſi dire, renouveler à chaque inſtant la bonne action & perpétuer le bon exemple.

Citoyens, je viens de vous communiquer mon rêve ſur le bonheur de mes ſemblables ; dût-il n'être en effet qu'un vain ſonge, j'aime mieux qu'il m'ait fait perdre quelques minutes, que d'avoir employé mon temps à miner quelque ſourde intrigue ou à promener les torches de l'anarchie.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.